

René Corona

JE LIS, TU LIS, IL ELLE NE LISENT PAS...

(Lettera aperta agli studenti, in francese, per semplificare le cose)

Il n'y a peut-être pas de jours de notre enfance que nous ayons si pleinement vécus que ceux que nous avons cru laisser sans les vivre, ceux que nous avons passés avec un livre préféré.¹

Ainsi² commence le texte de Marcel Proust intitulé *Journées de lecture*. Et déjà dans ces *journées*, il y a toute l'ampleur d'un temps écoulé, mais d'un temps bénéfique, un temps vécu et raconté ou que l'on se raconterait, le soir, auprès d'un feu, au soir d'une existence bien remplie. Les livres ont partagé notre vie – de même que celle de l'écrivain – depuis nos premiers balbutiements et nos trébuchements sur les pages de l'école primaire. Les livres étaient avant toute chose des objets qu'on se devait de révéler car il y avait à l'intérieur des secrets qui ne se dévoilaient qu'à la mesure des jours (et des nuits). Les livres, dès les premiers prix reçus à l'école ou les étrennes ou les cadeaux d'anniversaire, avaient quelque chose de magique, surtout quand nous ne savions pas lire et que l'on épiait les plus grands avec des tonnes d'envie. Envie de tourner les pages et de tout saisir à notre tour, cette flopée

¹ Marcel Proust, *Journées de lecture ds Pastiches et mélanges*, Paris, Gallimard, 1919, 1947, p. 209.

² Cet article renouvelé avait déjà été publié dans une première version, avec un autre titre et en italien, dans la revue «Parallelo 38» de Reggio Calabria (janvier 2008).

de lettres encore mystérieuses, ces signes majestueux que nous suivions, penchés sur les lèvres de ceux, privilégiés, qui lisaient à voix basse.

La lecture fut une sorte d'invitation au voyage et dans des contrées d'où l'on avait du mal à revenir; une fois les clés de lecture acquises, nous étions les plus riches du royaume, à notre tour nous nous avançons silencieusement dans les Boulevards du Mot. Ou dans les grandes allées du livre. Il y avait bien sûr les jeux, les cow-boys et les indiens, Crin-Blanc et la mer, Laurel et Hardy, mais prendre possession d'un territoire promis sur un bord de chaise, sous un arbre, dans un recoin près de la fenêtre, était comme posséder déjà et à jamais, l'adresse du bonheur. Ces instants frénétiques d'avant la fête, cette préparation à la lecture, étaient et resteront toujours de purs moments de bonheur.

Daniel Pennac, il y a déjà quelques années, a publié un livre sur la lecture, *Comme un roman*, où, tout au début, il demande aux enseignants et aux parents de ne pas utiliser son texte comme un support pédagogique, une «torture»³ selon l'auteur. Il n'y a aucune possibilité d'une *captatio benevolentiae* afin que le lecteur ne s'éloigne pas de mon texte, le titre sera pour certains déjà antipathique, sémantiquement moraliste (quoique, malgré tout, respectueux) car le contenu de cet article ne concerne ni le prochain match de football ni le dernier film de la saison. Il s'agit par contre d'un

³ Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992, p. 9; (éd. it. *Come un romanzo*, Milano, Feltrinelli, 1993).

parallélépipède dense de pages, de poussière et de lignes noires, obscures, avec de nombreux points noirs que l'on ne peut écraser et qui font mal aux yeux.

Le livre comme l'onanisme qui, disait-on naguère, rend aveugle sans oser se cacher que le plaisir est similaire. Autrefois, nous dit Pennac, les parents interdisaient la lecture ou du moins prêchaient la modération et déconseillaient aux enfants de trop lire. Trop lire était synonyme de perte de temps et vouait la progéniture à la rêverie. C'est également ce qui se passait pour Charles Dantzig:

Toute mon enfance, j'ai entendu: «Va donc jouer au jardin!» On n'estimait pas que lire était malsain, je n'ai pas une famille aussi vulgaire, c'était pour varier mes occupations. Je n'en avais qu'une, lire. De temps à autre, je jouais pour faire plaisir à mes parents.⁴

Vulgaire ou non, une certitude était le fait que lire était synonyme de rêvasser et ces deux verbes unis dans une étreinte douteuse menaient droit à la paresse, c'étaient les deux mamelles du vice, à bien les écouter. Un enfant ne doit-il donc pas rêver? La rêverie est-elle si néfaste? Aujourd'hui c'est le contraire: lis, lisez, il faut lire, etc..

«Le verbe lire ne supporte pas l'impératif. Aversion qu'il partage avec quelques autres: le verbe “aimer”... le verbe “rêver”...»⁵, avertit Pennac.

⁴ Charles Dantzig, *Pourquoi lire?*, Paris, Grasset, 2010, p. 13.

⁵ Pennac, *cit.*, p. 13.

L'impératif se ressemble, autrefois il était à la forme négative: ne lis pas, il ne faut pas trop lire; aujourd'hui il est affirmatif et au présent mais il ne fonctionne pas. Les impératifs de toute façon sont presque toujours refusés, sauf en temps de guerre ou, hélas, sous une dictature. C'est peut-être pour cela qu'on a tendance aujourd'hui à transformer ce mode en présent de l'indicatif: Tu ne parles pas! Tu te tais! Tu lis! Il suffit de mettre un point d'exclamation et le tour est joué, la syntaxe est chamboulée.

On n'écoutait pas et on lisait malgré tout, en cachette, ce qui était encore plus stimulant. Comme un fruit défendu.

Autrefois, on ne claquait pas la porte (si cela parfois arrivait, cela voulait dire qu'on était dans le vent), et après avoir fait semblant de jouer, on reprenait en catimini le livre délaissé, blessé en quelque sorte, pour le faire revivre et par la même occasion, nous faire renaître. Aujourd'hui, face à l'impératif menaçant, on sort en claquant la porte et en haussant les épaules, on va regarder la télévision. De toute façon on ne lira pas.

On verra, peut-être, une émission où l'on nous parlera d'un pays, dans quelque coin perdu de la planète, où un dictateur a fait emprisonner des écrivains et interdit leurs livres. On pensera, avec un certain soulagement, que dans ce pays il y aura moins de livres à lire pour les étudiants.

Interdire le livre, c'est interdire de penser. Il arrive qu'on brûle les livres. Ça s'appelle un autodafé de livres. Ce n'est vraiment pas très beau à voir, cela

nous remet en mémoire des pages horribles du passé, Hitler, Goebbels, l'Inquisition, les livres à l'index, les censures et les bûchers, Giordano Bruno ou Claude Le Petit.

Agota Kristof nous raconte ce qu'il se passait dans les pays totalitaires:

- Vous êtes ici depuis longtemps?
- Depuis deux ans. Je suis chargée de mettre de l'ordre ici. Je dois trier les ouvrages et éliminer ceux qui sont à l'index.
- Et que se passe-t-il après? Qu'en faites-vous?
- Je les mets dans ces caisses et ils sont emportés au pilon.
- Il y a beaucoup de livres à l'index?
- Presque tous.⁶

Les bûchers sont dressés quelquefois par la stupidité, comme le raconte Jean Follain:

Autrefois les Parnassiens venaient à Canisy l'été, reçus par l'éditeur Alphonse Lemerre. Le beau-frère de ce dernier, vieillard à favoris, qui habitait au bourg, avait dans sa chambre une assez grande quantité de livres dédicacés d'auteurs célèbres. Quand il fut sur sa fin, ce fut, en dernier, une petite noiraude qui vint pour le soigner. Elle décréta que parmi ces livres la plupart étaient de ces mauvais que l'église condamnait et qu'il fallait les brûler. On les entassa dans un four chargé de bois et, par un après-midi de juillet, on brûla donc ceux qu'elle décréta «mauvais poètes» ou «mauvais romanciers». Le tri avait été fait de ses mains nerveuses. Le jardin envoyait de profonds parfums. Les champs étaient dans leur gloire. On ne retrouva rien du peu d'or qui brillait sur la tranche de ces ouvrages qui portaient sur leur page de titre la vignette de l'homme nu qui bêche avec la devise: «*Fac et spera.*». Fais et espère.⁷

⁶ Agota Kristof, *La preuve*, Paris, Seuil, 1988, p. 54.

⁷ Jean Follain, *Canisy* suivi de *Chef-lieu*, Paris, Gallimard, 1942, 1986, pp. 64-65.

Il y a un roman de Ray Bradbury, *Fahrenheit 451* – François Truffaut l’a transformé avec tout son talent en film – où dans une hypothétique (mais pas trop) société dictatoriale on brûle les livres. La résistance s’organise au sein de cette dictature et la lutte se déploie avec les résistants qui deviennent eux-mêmes des livres:

Nous avons tous des mémoires photographiques, mais nous avons consacré des vies entières à garder intact ce que nous avons emmagasiné là! Simmons, que voici, a étudié le problème durant vingt ans, et maintenant nous disposons d’une méthode qui nous permet de nous souvenir pour toujours de ce que nous avons lu, ne serait-ce qu’une fois (...).⁸

Le livre et la mémoire. Mnémosyne et ses filles, les Muses. Le livre est mémoire. Le livre est diversité. Si nous imaginons – et les écrivains l’ont fait pour nous – une société où tout le monde s’habille de la même façon (les uniformes ne sont pas uniquement ceux des militaires), mange les mêmes aliments, un monde où toutes les pensées sont les mêmes, celles des parents, des enfants, des voisins, un monde où l’on ne parlerait qu’une langue au gré d’une pensée unique, nous découvririons rapidement que dans un monde semblable, sorte de Truman show sans les fastes hollywoodiens voire société totalitaire, il n’y a plus de place pour les livres ni pour la diversité. Une

⁸ Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*, (traduction d’Henri Robillot), Paris, Denoël, 1955, p. 175.

société comme celle qu'a décrite Ayn Rand dans son roman, *Anthem*,⁹ une société où le collectif s'impose sur l'individu, où quelqu'un décide pour tous, sur ce qu'il faut lire, ce qu'il faut penser, ce qu'il faut faire: le Conseil des Vocations choisit la profession et on ne peut rien dire, il faut obéir, celui qui veut étudier sera balayeur et ainsi de suite; une seule pensée qui ne peut être contredite: « “Ciò che non è pensato da tutti gli uomini non può essere vero” dissero Collective 0-0009»¹⁰. Vers la fin du roman, le personnage principal, qui s'appelle Equality 7-2521, se rebelle et s'enfuit avec la femme qu'il aime et ils découvrent dans la Forêt Inexplorée une vieille bâtisse abandonnée et à l'intérieur de celle-ci, derniers vestiges d'une civilisation disparue, des bibliothèques remplies de livres:

È stato quando ho letto il primo dei libri che ho trovato nella mia casa che ho visto la parola «io». E quando ho capito questa parola, il libro mi è caduto dalle mani, e ho pianto, io che mai avevo conosciuto le lacrime. Ho pianto di liberazione e di pietà per tutto il genere umano.¹¹

Un monde comme cela a existé et il n'est pas uniquement le fruit de la fantaisie de grands écrivains comme Orwell ou Huxley, Zamiatine ou Rand. Il

⁹ Ayn Rand, *Anthem (Inno)* (1937,1946), (traduction d'Alessandro Laganà), Messina, Alfa editrice, 1997.

¹⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹¹ *Ibid.*, p. 60.

Il y a un roman chinois¹², qui raconte l'histoire de deux lycéens à l'époque du maoïsme, la Chine d'il y a quelques années, envoyés dans les campagnes pour être rééduqués parce qu'ils étaient nés dans une famille d'intellectuels. Dans ces années là, le seul livre à lire était les pensées du président Mao, le Grand Timonier. Ces deux jeunes garçons, un jour, découvrent des romans français traduits en chinois, des romans de Balzac, de Dumas et d'autres auteurs et découvrent en même temps l'amour pour une jeune fille. L'histoire se termine mal car la jeune fille quittera le village pour aller en ville. Luo, le narrateur, avait partagé la lecture et l'amour de la jeune couturière, la lecture de ces livres pourtant avait suscité chez la jeune fille le désir de partir pour connaître un autre monde.

Mais revenons à Pennac et à son narrateur qui raconte à un interlocuteur la différence entre un livre et la télévision¹³. Dans les films, dit-il, tout est donné, il n'est pas indispensable de penser. J'ajouterai qu'à la limite, si quelque chose nous échappe, pendant la pause de la publicité, on peut se faire expliquer par quelqu'un ce qui nous avait échappé (mais je croyais qu'il était mort? c'est sa fille? il l'aime encore? elle ne l'avait pas quitté? etc.). Le narrateur de Pennac nous dit que tout passe sous nos yeux, la musique, les expressions des visages et, pour peu que le montage s'octroie l'effet

¹² Dai Sijie, *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Paris, Gallimard, 2001; *Balzac e la piccola sarta cinese*, Milano, Adelphi, 2004.

¹³ Pennac, *cit.* p. 26 et *passim*.

Koulechov, les visages nous indiquent immédiatement, plus précisément nous suggèrent, ce qu'il va se passer dans la scène suivante. Notre récit filmique s'accélère, notre cœur bat plus vite. The end. Chez Pennac, le narrateur continue en disant qu'en revanche dans le livre il faut travailler, il faut tout imaginer. D'un côté, la passivité du spectateur, de l'autre l'acte de la lecture, «un acte de création permanente»¹⁴, dit le narrateur à son interlocuteur. Si l'on peut agir, cela signifie qu'il n'y a aucune entrave et que l'on est libre. Agir est synonyme de liberté. Cela veut dire *faire*. Et accomplir des actes signifie être libres.

Et toujours cette façon de dire, autrefois contre aujourd'hui. Les choses changent, nous dit Pennac. Ce qui autrefois était vécu comme récompense, la lecture, est aujourd'hui considérée une punition. L'enfant qui est resté sage sur ces livres, pourra enfin allumer son poste car il l'aura mérité¹⁵. La télécommande comme un don, il y a de quoi pleurer, mais il faut en être digne.

Le livre est aussi un instrument de renaissance. Pour survivre moralement, Primo Levi récitait, à son compagnon de captivité, des vers de Dante:

Trattengo Pikolo, è assolutamente necessario e urgente che ascolti, che comprenda questo 'come altrui piacque' prima che sia troppo tardi, domani lui o io possiamo essere morti o non vederci mai più, devo dirgli, spiegargli del Medioevo, del

¹⁴ *Ibid.*, p. 27.

¹⁵ *Ibid.*, p. 58.

così umano e necessario e pure inaspettato anacronismo, e altro ancora, qualcosa di gigantesco che io stesso ho visto ora soltanto, nell'intuizione di un attimo, forse il perché del nostro destino, del nostro essere oggi qui...¹⁶

Les réponses à nos multiples questions sont dans les livres, il suffit de les ouvrir, pour les trouver. Et quand les livres ne sont plus, c'est la mémoire, notre mémoire, la mémoire de l'humanité qui cherche.

Edmond Jabès écrivait:

Une porte comme un livre.
Ouvverte, fermée.
Tu passes et tu lis.
Tu passes. Elle demeure.¹⁷

Les dictatures ont beau interdire, brûler, empêcher la diffusion des livres; les censures moralistes et bien-pensantes des démocraties élaguer des pages entières¹⁸; les livres résistent et se portent bien. Malgré les télévisions, les augmentations, le progrès, l'avènement de l'Ebook, les livres ne cessent, toutefois, de paraître. Ce sont des portes prêtes à s'ouvrir pour faire entrer le lecteur dans des mondes nouveaux. Le *je* du narrateur devient le *je* du lecteur qui tourne les pages. Mais, hélas, ce sont les lecteurs qui commencent à manquer.

¹⁶ Primo Levi, *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi, 1958, 1976, p. 145.

¹⁷ Edmond Jabès, *Le livre des questions*, Paris, Gallimard, 1963, p. 70.

¹⁸ Dans les années 1960-70 des livres encore étaient interdits de vente, Henri Alleg (*La question*), Boris Vian (*J'irai cracher sur vos tombes*), Bernard Noël (*Le château de cène*), André Hardellet (*Lourdes, lentes*), Louis Calaferte (*Septentrion*), Pierre Guyotat (*Eden, éden, éden*). Aux Etats-Unis c'est seulement dans les années 1960 que les Américains ont pu lire Joyce (*Ulysse*), Henry Miller (*Sexus*) et Nabokov (*Lolita*).

Daniel Pennac parle aussi des professeurs et de la lecture considérée comme un dogme. Si nous avons parlé de la lecture comme d'un soutien nécessaire à l'ascenseur social, nous aurions dogmatisé à notre tour. La France, où le métro parisien est «la plus grande bibliothèque du monde»¹⁹, et où même dans les heures de pointe, les voyageurs se mettent à lire – ils voyagent pour oublier qu'ils voyagent –, est un pays où les librairies sont pleines et où, il y a quelques années, un monsieur²⁰ présentait tous les vendredis soirs, à vingt heures trente, un programme où il invitait des écrivains pour parler de leurs livres et où les téléspectateurs étaient très nombreux. C'est pourtant aussi un pays où Roland Barthes se demandait, en 1975: «(...) pourquoi les Français d'aujourd'hui ne désirent-ils pas lire? Pourquoi, paraît-il, cinquante pour cent d'entre eux ne lisent pas?»²¹.

En Italie, par contre, les pourcentages des non lecteurs sont désastreux. On ne lit pratiquement pas ou, pour utiliser un euphémisme, on lit peu. Piero Citati écrivait en 1999:

Ci sono intere regioni – ahimè una buona parte di quelle meridionali – dove quasi nessuno osa varcare, per nessuna ragione, le porte di una libreria. Ci sono classi della popolazione che non aprono mai un libro.²²

¹⁹ Pennac, *cit.*, p. 137.

²⁰ Bernard Pivot.

²¹ Roland Barthes, *Sur la lecture ds Le bruissement de la langue, essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, p. 40.

²² Pietro Citati, *Buone letture sul metrò*, «La Repubblica», 27 gennaio 1999.

Par contre en février 2003, dans un relevé d’Audipress, le quotidien le plus vendu du pays résultait être «La Gazzetta dello Sport»²³, et probablement il en est ainsi même aujourd’hui. Moralité, le sport est plus important que la littérature, du moins en Italie²⁴.

Sans vouloir chercher à comprendre ce qu’il y a d’intéressant à discuter pendant trois jours du match à venir et les restants quatre jours deviser du résultat du même match, il est évident qu’il y a un léger problème de concentration au sein de la population. On peut très bien discuter de football, mais une journée est plus que suffisante, à moins que vous ne soyez footballeurs.

En 2005, d’après un sondage réalisé par le journal «La Repubblica»²⁵, plus de la moitié des Italiens, 57,7%, en une année n’ont jamais ouvert un seul livre. Seulement 5,7% de la population lit un livre au moins, par mois, et 42,3% de cette même population emploie une année pour terminer un seul livre.

On a eu beau distribuer gratuitement et ensuite vendre des livres avec les journaux, le pourcentage n’a pas bougé. Il est probable que la plupart des

²³ «La Repubblica», 28 febbraio 2003.

²⁴ Les chiffres d’aujourd’hui risquant d’être encore plus désolants, nous avons évité de les citer, nous nous contenterons des données d’hier. Pour une fois, *autrefois* paraît avantageux.

²⁵ «La Repubblica», 21 settembre 2006.

livres offerts (alors que curieusement, ils disparaissent comme des bouchées de pain, chez les marchands de journaux quand ils paraissent) ne sont pas lus mais simplement placés dans une bibliothèque pour faire belle montre de sa culture avec les voisins.

Notre société est une société qui parle beaucoup, mais le contenu de ces échanges linguistiques nous échappe. Le temps de la conversation n'est plus. On parle pour ne rien dire. Aussi le livre apparaît-il dangereusement ennuyeux. Rythme et bavardage. En un seul mot, télévision. Pour le spectateur lambda, c'est le livre qui produit du blablabla. Un pavé où il n'y a pas une seule image. Et Pennac, le professeur (de) Pennac que fait-il dans une classe qui n'a pas envie de lire? Il fait ce que faisait aussi un autre professeur, un poète, Georges Perros, chaque matin il emporte avec lui dans son cartable des livres, des tas de livres et une fois dans la classe, il commence à lire. Sans imposer quoi que ce soit, le professeur lit, les élèves écoutent ou n'écoutent pas. Ce qui est certain, c'est qu'ils découvrent. Ils apprennent à connaître. Ils connaissent.

Ecouter quelqu'un qui lit c'est discerner les contours d'une histoire avec les yeux d'un autre. C'est re-découvrir, retomber en enfance, comme quand on nous lisait des contes de fées ou des contes à dormir debout, c'est se plonger dans «le monde raconté»²⁶.

²⁶ Harald Weinrich, *Le Temps*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 25 et *passim*.

Ce plaisir de l'enfance a probablement bien disparu puisque le temps n'est plus aux contes de fées et il y a la télévision qui remplace la lecture, les dessins animés et puis, devant l'écran, les enfants sont vraiment silencieux, ils nous laissent tranquilles, nous les parents exténués. Et pourtant, cette lecture faite avant que les adultes n'éteignent la lumière, était une ancre de salut, le moyen de franchir les ténèbres sans s'inquiéter des dangers; la voix berçant l'enfant trouvait la juste tonalité pour que la plénitude s'installe. Plaisir oublié, placé dans un coin profond de la mémoire laissé pour compte et remplacé par des jeux vidéos, ordinateurs et télévisions. On a effacé le plaisir d'écouter une belle histoire. Les grands-parents sont des valétudinaires ennuyeux qui radotent de souvenirs qu'on ne comprend pas, puisqu'on n'y était pas. L'évidence c'est cela, le manque de curiosité. La modernité de la télévision a effacé la curiosité. Il faut que tout soit banalisé, évident, sinon cela n'a pas d'intérêt.

Pennac dit également une très belle chose: «Et si, au lieu *d'exiger la lecture* le professeur décidait soudain de *partager* son propre bonheur de lire?»²⁷.

Partager le bonheur de lire. Nous, lecteurs, nous savons parfaitement ce que cela signifie, ajoute Pennac – et nous avec lui – car quand le livre est refermé, il y a un moment de silence que nous ne partageons avec personne parce que

²⁷ Pennac, *cit.* p. 90.

nous sommes dans un état second, qui n'appartient qu'à nous – un peu à l'auteur qui nous l'a offert – et qui est imprégné par la beauté des pages lues:

Alors, afin de donner aux tumultes depuis trop longtemps déchaînés en moi pour pouvoir se calmer ainsi d'autres mouvements à diriger, je me levais, je me mettais à marcher le long de mon lit, les yeux encore fixés à quelque point qu'on aurait vainement cherché dans la chambre ou dehors, car il n'était situé qu'à une distance d'âme, une de ces distances qui ne se mesurent pas par mètres et par lieues, comme les autres, et qu'il est d'ailleurs impossible de confondre avec elles quand on regarde les yeux «lointains» de ceux qui pensent «à autre chose.»²⁸

Personne ne peut venir interrompre cet instant de pureté, nous déranger avec des banalités prosaïques. Il nous apparaît difficile de dire quand les mots sont encore à l'intérieur de nous-mêmes, de notre esprit, de notre cœur, nous ne pouvons pas encore dire parce que nous pressentons que nos mots ne seraient pas à la hauteur des pages à peine lues:

Pourtant, si la lecture n'est pas un acte de communication *immédiate*, elle est, *finale*ment, objet de partage. Mais un partage longuement différé, et farouchement sélectif.²⁹

C'est avec une certaine attention, de la même façon que nous choisissons nos affects et nos sympathies, nos liens empathiques, que nous partagerons ces moments d'intimité, car l'acte de lire est profondément intime, avec quelques personnes, c'est ce que Goethe appelait des affinités électives. L'on

²⁸ Proust, *cit.*, p. 221.

²⁹ *Id.*, p. 96.

peut, bien sûr, partager le livre avec le premier quidam que l'on rencontre dans la rue, chez un dentiste ou dans un train, pourquoi pas, de même que le professeur partage son livre avec la classe, mais ce ne sera pas, tout à fait, la même chose. On peut aussi présenter un livre devant des spectateurs, mais ce qui sera prononcé, par exemple à la télévision, aura la saveur du business, un mets qui n'est pas toujours très ragoûtant, voire comestible. Pub indécate d'un livre qui s'appellera désormais produit. Demain le vendeur vendra le produit, demain le chaland médiatisé l'achètera. Et on dressera un hit-parade des meilleures ventes.

Mais partager, partager ces moments de solitude, ces mots écrits avec une personne que l'on aime, c'est comme partager un peu de nous-mêmes, offrir un peu de notre intimité, un peu de nos secrets. C'est le don que nous faisons, quelque chose que nous avons aimé à quelqu'un que l'on aime. Pour Paul Celan, le poème est comme une main tendue, c'est un don. La lecture partagée peut être comme un poème. Et il ne s'agit pas de deviser sur je ne sais quelle métaphysique, il s'agit tout simplement d'exprimer une émotion, partager une émotion avec une personne que l'on a choisie. Le partage de la lecture est donc élitare? L'émotion le devient. Partager ne demande que quelques mots prononcés sans attendre rien en retour.

Mais la question est justement celle-ci: pourquoi partager quelque chose que l'on n'aime pas? un objet trop gros, presque encombrant, avec trop de

pages, que nous ne comprenons pas toujours? il faudrait avoir un dictionnaire à nos côtés, mais c'est bien compliqué tout cela, alors, plutôt un film. Raconter un film. Ça on aime bien.

Mieux vaut un film, surtout ceux qui plairont à la masse. La masse à Noël va au cinéma. Et la masse nous protège. Nous faisons tous la même chose, nous rions sur les mêmes répliques drôles, nous sommes tous pareils et cela nous tranquillise.

Parmi les nombreuses définitions que la sociologie nous offre, la masse serait: «[...] une collectivité amorphe et inerte d'individus uniformes, qui réagissent d'une manière constante à des excitants identiques [...]»³⁰.

Lire, dit Pennac, «est un acte de résistance»³¹.

Et résister, c'est résister contre les monotonies et toutes les obligations du quotidien. Nous sommes prisonniers de nos devoirs quotidiens. Enfants, nous nous échappions du monde des adultes pour nous réfugier dans la lecture, comme raconte Jean Follain: «Aux abords de l'étang je me suis souvent caché pour lire longtemps dans les futaies de pins et de sapins.»³².

Pascal Quignard, à son tour, écrit:

Au mois d'août 1999 je débarquai six caisses d'Epineuil sur la rive de l'Yonne et deux sacs postaux en jute grise qui

³⁰ Joseph Folliet, *L'avènement de Prométhée, Essai de sociologie de notre temps*, Lyon, Chronique sociale de France, 1951, pp. 43-44.

³¹ Pennac, *cit.*, p. 90.

³² Follain, *cit.*, p. 35.

étaient remplis de livres. Je les tirai sur la pelouse. [...] Le bonheur montait. Je lisais. Le bonheur me dévorait. Je lus tout l'été. Le bonheur me dévora tout l'été.³³

Souvent au bord de l'eau. Pourquoi l'eau? Jean-Jacques Rousseau dans ses *Rêveries* l'explique très bien:

(...) là le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute agitation la plongeait dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait [...] Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser.³⁴

Ce rythme ancestral, irrégulier dans sa régularité, de toute éternité, ce battement de cœur, temps faible et temps fort, c'est la vie.

Lire n'empêche pas la rêverie (une des fautes sermonnées par les parents d'autrefois), bien au contraire. Combien de fois au cours d'une lecture ne levons-nous pas les yeux de la page pour entrevoir dans le vide tout un monde de rêveries qui s'installe? gestes, lieux, visages, paroles, paysages, rencontres, souvenirs, souvenirs...

Bien sûr, il faut aimer, du moins apprécier, le silence. Ce silence qui inquiète, ce silence qui laisse l'esprit libre afin qu'il puisse penser. Penser, la belle affaire! être capable de refléter un instant par soi-même, ou bien ne sommes-nous sur l'échiquier que des pions que quelqu'un déplace à son gré?

³³ Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, Paris, Grasset, 2002, pp. 80-81.

³⁴ Jean-Jacques Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 100.

Quand John Cage fit jouer sur scène un morceau de silence³⁵, les gens éberlués attendirent, quand même, la fin du morceau de silence avant d'applaudir. J'imagine qu'ils n'avaient jamais entendu, depuis longtemps, une musique aussi céleste.

Pascal Quignard, immense lecteur, écrit: «Le livre est un morceau de silence dans les mains du lecteur. Celui qui écrit se tait. Celui qui lit ne rompt pas le silence.»³⁶.

Monsieur de Pontchâteau, qui habitait à Port Royal, nous raconte toujours Pascal Quignard, «avait toujours à la main un livre»³⁷ parce qu'il avait continuellement à l'esprit cette phrase: «J'ai cherché le repos dans tout l'univers et je ne l'ai trouvé nulle part que dans un coin avec un livre.»³⁸.

Et puis il y a, il y avait, les gestes, presque hiératiques:

Jadis lire, avant de s'introduire dans le monde immatériel où erre la lecture, consistait à couper avec la lame d'un coupe-papier ou d'un canif des pages jusque-là vierges du regard. Dans le même temps, alors qu'on accomplissait ce petit geste, on coupait le monde en deux. Imaginaire et réel se scindaient tout à coup. Intime et social se séparaient sous la lame brillante.³⁹

³⁵ Le morceau s'intitule *4'33, in three movements*, et est créé en 1952.

³⁶ Pascal Quignard, *Petits traités I*, Paris, Maeght, Gallimard, 1990, p. 87.

³⁷ Pascal Quignard, *Vie secrète*, Paris, Gallimard, 1998, p. 212.

³⁸ *Id.*

³⁹ *Ibid.*, p. 210.

Avec la lecture, on a affaire, d'une certaine façon, à la divinité, comme le raconte Jean-Paul Sartre, enfant:

J'avais trouvé ma religion: rien ne me parut plus important qu'un livre. La bibliothèque, j'y voyais un temple. Petit-fils de prêtre, je vivais sur le toit du monde, au sixième étage, perché sur la plus haute branche de l'Arbre Central [...]⁴⁰.

Roland Barthes nous dit qu'il ne peut y avoir une doctrine de la lecture, et c'est tant mieux: «(...) la lecture de la lecture, la Méta-lecture, n'est pas elle-même rien d'autre qu'un éclat d'idées, de craintes, de désirs, de jouissances, d'oppressions [...]»⁴¹.

Pour Barthes il y aurait dans le rapport du lecteur à la lecture du fétichisme («plaisir aux mots, à certains mots, à certains arrangements de mots (...)»⁴²; du voyeurisme («plaisir lié à la surveillance de ce qui se déroule et au dévoilement de ce qui est caché (...)»⁴³; mais il y a surtout et, avant tout, du désir, et plus particulièrement du désir d'écriture: «(...) nous désirons le désir que l'auteur a eu du lecteur lorsqu'il écrivait, nous désirons le *aimez-moi* qui est dans toute écriture.»⁴⁴.

⁴⁰ Jean-Paul Sartre, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, p. 53.

⁴¹ Roland Barthes, *op.cit.*, p. 37.

⁴² *Ibid.*, p. 44.

⁴³ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁴ *Id.*

Le lien entre écriture et lecture est indéniable et profond. Le fait que les facteurs disparaissent par manque de courrier et que les librairies se vident contribue à renforcer ce lien, dans la négativité.

Nous retiendrons aussi cette très belle image que fait Barthes à propos de la lecture: «une hémorragie permanente»⁴⁵, belle car il n'y a ici aucune souffrance, seule la multitude du flot, la liberté, l'écoulement, le fleuve, l'indépendance, aucun moyen d'endiguer la lecture, le monde de la lecture, point d'analyse possible, la lecture est libre. La lecture libère. C'est aussi une danse libératrice, comme le suggère Charles Dantzig: «On ne lit pas un livre pour une histoire, on lit un livre pour danser avec son auteur.»⁴⁶.

Mais revenons un instant au professeur (de) Pennac qui décide de partager avec ses élèves les livres qu'il aime, le plaisir du récit. Les élèves ne doivent qu'écouter, il ne demande rien en échange, aucun résumé, aucune composition, pas d'interrogations, juste écouter. Ce n'est pas demander la lune. On peut écouter. On écoute bien de la musique. Le roman est une musique. Du rock, du rap ou bien du Bach. Toutes les musiques du monde, celle que l'on préfère. On écoute. On regarde aussi. Car le roman est également peinture, photographie, cinéma. Les romanciers «ouvrent la brèche

⁴⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁶ Dantzig, *cit.*, p. 46.

dans le mur du vraisemblable»⁴⁷, écrit Kundera. Il y a des images en noir et blanc, à couleurs, des faits qui défilent les uns derrière les autres, comme au cinéma. Comme quand on était enfant, le monde raconté dont nous parle Weinrich. D'un côté le monde commenté, de l'autre le monde raconté, au passé, il était une fois. La magie du récit. Les histoires et leurs sortilèges. Et, si vous le voulez, ce mot qui est à la mode aujourd'hui (un mot d'autrefois pourtant...), on ne sait pourquoi, cette «narration» que l'on entend à chaque coin du village global. Dans les années 1970, c'était le mot «histoire», aujourd'hui c'est le mot «narration», mais on ne sait plus lire ni les histoires ni les narrations. On ne fait que passer entre les mots, sans retenir quoi que ce soit, seulement des stéréotypes, des clichés, des banalités.

Donc, pour revenir dans la classe de Pennac, une chose s'est produite, curieuse, le miracle s'est accompli. Pour connaître la fin de l'histoire qui évidemment dépendait aussi de la lenteur du lecteur, l'élève se procurait le livre pour en savoir plus. On peut écouter une histoire mais on a besoin d'anticiper la fin, de ne pas attendre jusqu'au bout. On est pressé de savoir. L'auditeur va devenir lecteur pour savoir avant les autres, pour savoir comment se termine l'histoire. Pour son propre plaisir personnel. Pour son bonheur. Une fois l'histoire terminée, on ne doit pas trop s'inquiéter, il doit bien y en avoir d'autres. Il semblerait qu'il y en ait énormément. Le

⁴⁷ Milan Kundera, *Les testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993, p. 68.

professeur a donc obtenu un résultat, il a redonné le plaisir de lire. Si j'ai eu du plaisir à lire un livre qui n'est pas dans le programme, pourquoi n'aurais-je pas le même plaisir avec un livre qui, lui, est dans le programme. Ne s'agit-il pas aussi d'un livre? Et si j'obtiens une belle note avec la lecture de ce livre faisant partie du programme, j'aurais envie d'en savoir plus, de découvrir plus, de connaître d'autres choses sur cet auteur, sur son œuvre.

Car c'est la curiosité qui fait bouger le monde, quoi qu'on dise, ce n'est pas l'argent ou le pouvoir, c'est la simple curiosité. Découvrir la diversité du monde, ses mille facettes, ses différences qui le rendent fascinant, et qui rendent la vie aussi intense et diverse. Et ces choses-là, ce sont les écrivains qui nous les montrent, qui nous les racontent, librement. C'est la diversité qui enrichit le monde et la conscience des hommes. L'uniformisation aplatit. La diversité aide à grandir. «Affronter» l'autre, l'étranger ou le livre, signifie ouvrir grand l'esprit pour accueillir du nouveau. C'est la vieille antienne retrouvée: «Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!»⁴⁸, clamait Baudelaire, et Ulysse, par la voix de Dante: «(...) fatti non foste a viver come bruti, / ma per seguir virtute e canoscenza.»⁴⁹.

Accueillir ce qui peut bouleverser notre monde habituel. Dire oui, toujours oui, à la doxa, accepter ce qui nous est imposé ne nous aide guère. Ecouter,

⁴⁸ Charles Baudelaire, *Le voyage, Les Fleurs du Mal*, Paris, Corti, 1986, p. 263.

⁴⁹ Dante Alighieri, *Inferno, Canto XXVI*, Milano, Mondadori, 1991, p. 788.

savoir écouter et raisonner avec notre propre tête est ce qu'il y a de meilleur. Le livre est un moyen miraculeux qui offre les instruments nécessaires pour ne pas laisser notre esprit critique s'assoupir. Le livre est une révolte contre la platitude. Albert Camus disait que l'homme révolté était un homme qui disait non, mais qui savait, immédiatement après, prononcer un oui. Lire peut t'aider même dans ce choix. Dans un monde hyper-nihiliste, la voix murmurée de Camus est celle du dialogue, de l'échange, de l'amitié. Au fond, le livre n'est qu'un long dialogue, parfois interrompu, puis repris, entre l'auteur et le lecteur, un dialogue murmuré mais intense, entre nous et l'auteur.

Pennac termine son livre avec les droits du lecteur⁵⁰, il en dénombre dix. Ce sont des droits, non des devoirs. Le premier est le droit ne pas lire. Même Barthes le disait: «La liberté de lecture, de quelque prix qu'on doive le payer, c'est aussi la liberté de ne pas lire.»⁵¹. Le droit de sauter les pages, car il peut arriver qu'on s'essouffle sur une description, les longues descriptions de Balzac par exemple, eh bien, sautons-les si cela risque de nous faire quitter le livre. Plus tard quelqu'un, peut-être, nous expliquera l'importance des descriptions, comme dans la vie réelle, ou bien nous comprendrons par nous-mêmes que les descriptions étaient utiles pour mieux saisir,

⁵⁰ Pennac, *cit.*, p. 162.

⁵¹ Barthes, *cit.*, p. 41.

vraisemblablement, les personnages. Droit au bovarysme, dit Pennac, (trop de lectures, disent certains moralistes risquent de gâter les esprits et les coeurs, les sentimentalités d'Emma la conduisent à bâtir des romans d'amour avec des lovelaces de bas quartiers) eh bien non, il faut que jeunesse se fasse; droit de lire n'importe où et n'importe comment, pourquoi ne pas lire six ou sept livres à la fois? qui nous l'interdit? lire à voix haute, lire en silence, lire avec quelqu'un. Se taire. Nous ne sommes pas obligés de parler après la lecture, de répondre à ceux qui nous demandent: alors tu as aimé?⁵². Ce sont les droits du professeur (de) Pennac qui donnent à chacun la sensation que lire n'est pas une entreprise compliquée, ni une obligation.

La lecture s'écoule lentement comme notre enfance, pour revenir parfois dans notre quotidien et le rehausser de magie, teintée de mélancolie:

(...) s'il nous arrive encore aujourd'hui de feuilleter ces livres d'autrefois, ce n'est plus que comme les seuls calendriers que nous ayons gardés des jours enfuis, et avec l'espoir de voir reflétés sur leurs pages les demeures et les étangs qui n'existent plus.⁵³

On referme le livre. «Puis la dernière page était lue, le livre était fini.»⁵⁴, constate Proust, en proie aux affres «de mystérieuses tristesses»⁵⁵ que lui inspire l'imparfait «ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque

⁵² *Id.*, p. 162.

⁵³ Proust, *cit.*, p. 209.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 221.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 222.

chose d'éphémère à la fois et de passif (...)»⁵⁶. On referme le livre, le geste toujours recommencé pour paraphraser Valéry, on vague encore sur les chemins du silence, où les mots-escargots de Quignard se traînent:

Les mots une fois écrits, suent une mystérieuse pellicule de silence. Les escargots [qui] laissent sur les bords des chemins une traînée lumineuse où au matin la rosée se dépose et le soleil naissant joue.⁵⁷

Le plaisir de lire, le plaisir de pénétrer dans une librairie, de découvrir un nouvel auteur, de partager ces plaisirs, et inutilement de se demander pourquoi les gens ne lisent pas. Autrefois, la lecture permettait aux pauvres de s'en sortir, l'avancement social, aujourd'hui ce fait apparaît anachronique, tout droit sorti d'un roman de Zola ou d'un *Piccolo mondo antico* à la Fogazzaro et pourtant, la culture reste une voie d'issue certaine, une voie de secours dans un monde qui se veut aseptisé et superficiel.

Les livres se répondent, parlent entre eux, *s'intertextualisent*, ce sont «les souvenirs circulaires»⁵⁸ de Barthes, l'impression est que l'on est toujours chez nous, tout en étant ailleurs:

(...) l'impossibilité de vivre hors du texte infini – que ce texte soit Proust, ou le journal quotidien, ou l'écran télévisuel: le livre fait le sens, le sens fait la vie.⁵⁹

⁵⁶ *Ibid.*, p. 221.

⁵⁷ Quignard, *cit.*, p. 507.

⁵⁸ Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 59.

⁵⁹ *Id.*

Les mots des livres s'attirent comme si chacun d'entre eux possédait un aimant, ils canalisent des myriades de sensations, ouvrent grand des cartes géographiques pour découvrir des univers aux frontières jusqu'alors infranchissables, effacent l'oubli, redonnent présence aux oubliés, donnent la vie à la mort, font naître de nouveaux et d'inattendus frémissements aux vivants, et redéfinissent la beauté et l'émotion, comme pour le Narrateur du *Temps retrouvé*: «Tel nom lu dans un livre autrefois, contient entre ses syllabes le vent rapide et le soleil brillant qu'il faisait quand nous le lisions.»⁶⁰.

Enfin, pour ceux qui veulent en savoir plus, démonter les mécanismes, comprendre les stratégies d'écriture des écrivains, prendre le récit par la queue pour mieux le saisir par la tête comme la souris verte de la comptine⁶¹, en quelque sorte déstructurer, ce mot qui amalgame des théories et des promesses, enfin si le lecteur veut grandir et en savoir un peu plus, il y a tout un monde qui se cache, toute une foule de mécaniciens du verbe, prêts à entrer en action pour rendre un peu plus compliqué, ou tout simplement moins obvie, l'idée que l'on se fait de la lecture. Etablir mentalement ou à l'écrit la

⁶⁰ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard, 1954, p. 243.

⁶¹ «Une souris verte / qui courait dans l'herbe / je l'attrape par la queue, / je la montre à ces messieurs. / Ces messieurs me disent: / trempez-la dans l'huile, / trempez-la dans l'eau / Elle deviendra un escargot / tout chaud.»

critique d'un texte que l'on vient à peine de lire, quand le moment magique s'estompe et que l'on veut connaître comment, pourquoi etc.

Ces gens ont de drôles de noms: narrateur, narrataire, voix narrative, lecteur modèle ou idéal, destinataire, actants, adjuvants et leurs chantres se nomment Genette, Todorov (qui invente, en 1969, le terme *narratologie*) Adam, Eco, Hamon, Bakhtine, Greimas, Maingueneau, Ricoeur, Barthes et bien d'autres...

Par exemple, on parlera de diégèse pour dire l'histoire racontée. Si un personnage qui raconte est hors de la diégèse on dira qu'il est extradiégétique, s'il est acteur de ce même récit, il deviendra intradiégétique, si la narration n'est pas racontée par un *je* mais par une troisième personne et que celui qui raconte, le narrateur, n'est pas dans le récit on dira qu'il est hétérodiégétique, par contre si le *je* est omniprésent, un *je* héros principal, on dira qu'il est autodiégétique, un *je* uniquement témoin, ne sera qu'homodiégétique.

Cela paraît compliqué et bien sérieux mais il ne faut jamais oublier qu'il s'agit au bout du compte d'un livre et qu'avant tout il ne s'agit que de plaisir.

Le *narrataire* est d'après Genette, reprenant Barthes et se basant sur le modèle de Greimas, «le destinataire du récit»⁶² ou encore «le personnage de

⁶² Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 227. Cf. Roland Barthes «Communications» n° 8, pp. 1-27; R. Barthes, W. Kayser, W. C. Booth, P. Hamon, *La poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977; et A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Puf, 1986, p. 177.

celui qui écoute ou lit un récit»⁶³, la voix narrative est «l'instance racontante non représentée»⁶⁴ différemment du narrateur qui est «cette instance actualisée sous forme d'une personne/personnage»⁶⁵.

Quant au lecteur modèle, comme précise Umberto Eco, il doit avoir un profil intellectuel «(...) determinato solo dal tipo di operazioni interpretative che si suppone (e si esige) che egli sappia compiere: riconoscere similarità, prendere in considerazioni certi giochi ...»⁶⁶.

C'est passionnant, la fiction devient fiction, métafiction ...

Et nous ne parlerons pas ici d'autofiction ou de pacte autobiographique, à propos des différents *je* du récit.⁶⁷

En conclusion, nous ne saurons jamais pourquoi on lit peu, on ne lit presque rien, on ne lit absolument rien. On peut imaginer, chercher à comprendre, raisonner, déraisonner, il reste un fait objectif: c'est que moins on lit, moins on utilise sa pensée, son imagination, et plus on s'appauvrit culturellement, on oublie l'écriture, et on risque de devenir proie des impositions autrui. C'est au nom d'une liberté d'esprit qu'il faut redécouvrir

⁶³ Patrick Charaudeau, Dominique Maingueneau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002, «Récit», p. 484 et *passim*.

⁶⁴ *Id.*

⁶⁵ *Id.*

⁶⁶ Umberto Eco, *Lector in fabula*, Milano, Bompiani, 1979, p. 61.

⁶⁷ Cf. Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975, 1996.

le livre. Aucune imposition, juste une possibilité en plus pour ne pas sombrer dans l'apathie intellectuelle. L'exercice mérite qu'on s'y emploie, *piano piano* pour commencer. Lire, «Science de l'Inépuisement, du Déplacement infini»⁶⁸ pour Barthes, peut aussi prolonger la vie, une eau de jouvence, en quelque sorte, écrit Charles Dantzig: «Chaque nouvelle lecture a été une plongée dans un bain frais, un moment où on a, pas tout à fait illusoirement, vaincu le temps.»⁶⁹.

Pour finir (mais en finit-on jamais avec la lecture?) une annotation de Jules Renard, écrivain qui a le génie de relever, d'un regard perçant, les petites choses indispensables de la vie, et qui ici nous paraît la juste conclusion pour résumer l'ensemble: «Quand je pense à tous les livres qu'il me reste à lire, j'ai la certitude d'être encore heureux.»⁷⁰.

⁶⁸ Barthes, *Bruissement*, *cit.*, p. 47.

⁶⁹ Dantzig, *cit.*, p. 161.

⁷⁰ Jules Renard, *Journal, 1902-1905*, tome 3, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. «10-18», 1984, p. 753.